LA GUERRE EN ORIENT.

Il n'y a plus à se le dissimuler, la guerre est déclarée entre la Turquie et la Grèce, et la Question d'Orient, ouverte de nouveau. Les puissances européennes qui se disent alliées et qui, malheureusement, ne le sont guère, car chacune d'elles poursuit un but égoïste qui est contrarié par le but que poursuit sa voisine—les puissances européennes auront beau dire et beau faire, elles n'empêcheront pas une conflagration générale, pour peu que les Grecs obtiennent quelqu'éclatant succès.

Pour se rendre compte de la situation actuelle, il faut recourir à la carte. Ce que l'on appelle la Grèce est une grande presqu'île divisée en deux parties par le golfe de Patras et de Corinthe; au-dessous se trouve le Péloponnèse; directement au-dessus, la Rumélie, qui est essentiellement grecque, et, au-dessus de la Rumélie, à l'est, la Thessalie qui appartient aux Grecs et, à l'ouest, l'Epire qui est, au moins en grande partie, au pouvoir des Turcs. C'est sur toute la largeur de ces deux provinces grecque et turque que se livre, en ce moment, la bataille.

Les grecs attaquent, du côté du golfe d'Arta, dans la mer ionienne, qui sépare la Grèce de l'Italie. A un certain endroit même, les deux contrées qui forment deux presqu'îles ne sont divisées que par un détroit, celui d'Otrante. C'est ce qui, en dehors de la question religieuse, explique les vives sympathies de l'Italie pour la Grèce. De ce côté là, les grecs semblent, pour le moment, avoir le dessus; ils ont réduit la ville de Prevesa et détruit ses fortifications.

Les turcs attaquent du côté opposé, et marchent sur Larissa, Capitale de la Thessalie. Ici, ils sont sur l'offensive. Si leur généralissime Edhem Pacha réussit dans ses desseins, et envahit la Thessalie— ce qui est possible, car les turcs se battent au moins deux contre un, la guerre pourra être arrêtée par les puissances. Il leur est impossible, en effet, de laisser subjuguer de nouveau la Grèce, après le glorieux affranchissement qui a eu lieu, au commencement du siècle, et qui est, en grande partie, leur œuvre. Il n'y a guère que l'empereur d'Allemagne qui puisse se permettre de se déclarer ouvertement pour les musulmans, de les pousser à la guerre et de leur envoyer ses généraux pour les guider, comme on le verra dans nos dépêches.

Si, au contraire, ce sont les Grecs qui l'emportent, la Macédoine, et toute la région des Balkans qui sont chrétiennes, se soulèveront. Il y aura une conflagration générale, et probablement d'horribles massacres; car il faut s'attendre à tout, de la part des Musulmans. Puis se dressera, comme un fantôme, le règlement de la question d'Orient, qui est le cauchemar de l'Europe; elle est grosse de tempêtes et peut changer toute la face de l'Ancien Monde.

La mémoire des poissons.

Si nous en croyons un correspondant de la revue *Etangs et Rivières*, les poissons ont de la mémoire, n'en doutez pas. Les poissons élevés dans les étangs connaissent très bien les personnes chargées de leur distribuer la nourriture, et arrivent précipitamment au coup de sifflet qui les appelle pour leur repas.

Le docteur Warwick parle d'un brochet qui, s'étant blessé à la tête, fut soigné par lui et lui témoigna une telle reconnaissance qu'il venait vers lui dès qu'il le voyait arriver et ne craignait pas de manger dans sa main.

M. Franklin cite également des poissons qui venaient chaque jour chercher leur nourriture des mains du garde de l'étang dans lequel ils étaient enfermés et se laissaient prendre sans crainte par le garde et par sa femme.

Evidemment, ces poissons reconnaissaient les personnes dont ils savaient n'avoir à craindre aucun mauvais traitement.

IRVING EN NAPOLEON Ier.

Le samedi 10 avril a eu lieu à Londres, au Lyceum Théâtre, la première représentation, en anglais, de "Madame Sans-Gêne, de MM. Sardou et Moreau.

"Madame Sans-Gêne a déjà été joué deux fois à Londres, mais en français, avec Réjane, Candé, Duquesne, en 1894 et 1895. La nouveauté, c'est la traduction et l'adaptation anglaise par M. Comyns Carr, le critique d'art bien connu qui a déjà traduit une pièce de M. Sardou. C'est la première fois qu'on voyait sur une scène anglaise le personnage de Napoléon, réservé jusqu'ici aux fantaisies patriotiques du cirque ou des théâtres secondaires.

Si grande que soit la gloire de Wellington en Angleterre, si honni que fût Napoléon dans ce dernier pays, il n'en est pas moins resté une grande admiration pour le plus vaste génie de ce siècle, et cette admiration n'a fait qu'augmenter, comme en Russie, en Italie, partout où il a posé son pied vainqueur. Cependant l'Angleterre, non vaincue, avait eu plus de peine à subir cette influence. Peut-être la geôle de Sainte-Hélène la gênait-elle un peu? On le croirait volontiers à voir la façon dont Hudson Lowe fut reçu à son retour en Angleterre, trouvant toutes les portes fermées et un mépris non dissimulé.

Le côté particulièrement intéressant de l'adaptation anglaise de "Madame Sans Gêne" est qu'on a vu Bonaparte au premier acte, un Bonaparte maigre, simple capitaine, chez sa blanchisseuse Catherine Huescher, dont il oubliera de payer la dernière note, mais dont il fera plus tard une maréchale et une duchesse.

Mais "Madame Sans-Gêne en anglais a eu un attrait de plus: c'est Irving, le grand artiste—sir Henry Irving,—qui remplirait le rôle de Napoléon Ier, avec miss Ellen Terry en Madame Sans-Gêne.

Irving est grand, plus grand que M. Duquesne, et il a eu quelque peine à représenter physiquement "le Petit Caporal." Eh bien, cela ne l'a pas effrayé, et il voulut être presque hâve au premier acte; gras, replet, un Napoléon satisfait, au dernier acte.

—J'avais pour moi le costume, dit-il.

Et il est certain qu'au théâtre l'œil se guide plus sur les proportions, l'allure et le costume que sur la taille. Il en est de cela comme de l'architecture où il suffit d'une disproportion pour faire paraître un édifice plus grand qu'il n'est. Saint-Pierre de Rome, où les proportions sont parfaitement gardées, paraît au premier abord beaucoup moins grand qu'on ne se le figurait, et n'impose pas.

Irving imposait certainement, mais par son talent plus que par sa taille.

Quand au masque de Napoléon, Irving est arrivé, paraît-il, à le saisir exactement. N'a-t-il pas saisi, au début de sa carrière, la physionomie et l'allure de Richelieu, à ce point qu'il aurait rendu jaloux M. Hanotaux lui-même? Irving sait admirablement se grimer et se costumer, recherchant la vérité jusque dans les moindres détails, comme Talma qu'on affolait en lui disant qu'il ne marchait pas comme les Romains.... parce qu'il marchait les pieds en dehors, coutume relativement récente.

La première de *Madame Sans-Gênes* en anglais a donc été une première sensationnelle.

A-t-il réussi à entraîner ou à attirer M. Sardou à Londres? nous l'ignorons encore. Voilà bien des fois qu'on essaie en vain de l'embarquer; M. Sardou n'en a jamais le temps, ou peut-être a-t-il peu de goût pour la mer, étant de ceux qui ont dans la main une croix marquée sur le mont de la lune, signe de naufrage au dire des chiromanciens.

Non. M. Sardou n'a pas le temps; voilà tout. Il écrivit à Londres, après le succès de *Fédora*: "Ce n'est que partie remise. Vous pouvez compter que j'irai un jour à Londres, à mon heure...."

Ce sera assurément un voyage triomphal, car, après Shakespeare et Sheridan, M. Sardou est l'auteur dramatique le plus populaire en Angleterre. On y a presque tout joué de lui: "les Près Saint-Gervais" en 1866, "Nos Intimes" en 1876 "les Pattes de mouche" (A Scrap of paper) en 1877, "Dora" (Diplomacy) en 1878, "Odette" en 1882, "Fédora" en 1883, "Maison Neuve" (May Fair) en 1885, "Théodora" en 1890, et à d'autres dates "les Bourgeois de Pontarcy" (Delia Harding) et "la Tosca."

Deux acteurs célèbres, M. et Mme Bancroft, ont dû beaucoup de leur succès aux pièces de Sardou, sur leur théâtre du Prince-de-Galles. Ils ont publié, il y a quelques années, leurs "Souvenirs," et ils racontent qu'après leur succès dans "Dora," ils envoyèrent un "objet d'art" à l'auteur, en hommage de gratitude et d'admiration.

On devine la nature de l'objet d'art par la réponse de M. Sardou: "Je ne fumerai plus désormais une cigarette sans penser à tout cela, et le souvenir ne s'envolera pas avec la fumée."

Fédora, traduit par M. Merivale, eut aussi un immense succès, dont la belle Mme Bernard Brere eut sa grande part dans le rôle de Fédora. Mme Sarah Bernhardt lui envoya sa photographie avec cette mention: "La princesse Fédora Bernhardt à la princesse Fédora Bernard.—Mille amitiés sincères."

Il faut le reconnaître, les Anglais jouent beaucoup plus les pièces françaises que les Français ne jouent les leurs.

Est-ce la faute du goût français ou la faute de leurs auteurs?

Est-ce mauvais chauvinisme chez les Français, ou incompatibilité d'humeur et d'humour?

CHIFFON.

Le goût, la recherche s'appliquent avec de singuliers raffinements à toutes les choses de la toilette.

On orne les mouchoirs de cent façons. Il y a une infinie variété dans les petits carrés de linon si menus, si transparents, que l'on glisse dans une pochette, dans sa manche, dans sa ceinture. On en fait, entre autres, de fort jolies avec applications de dentelles noires rebrodées de blanc servant d'écusson pour y placer le chiffre. Ces motifs d'applications prennent la forme d'un papillon, d'une hirondelle, d'une rose épanouie, d'une corbeille Louis XV. Les initiales ou la signature au petit nom sont brodées sur la dentelle en blanc, en rose, ou vert ou mauve. C'est d'une fantaisie fort élégante.

Prompts au blâme.

La situation en ville ne manque pas de gravité, assurément, depuis quelques jours que les eaux du fleuve montent lentement et incessamment; mais ne s'exagère-t-on pas cette gravité?

Aux réunions des quelques citoyens qui ont eu lieu hier et le jour précédent, à l'hôtel St-Charles, n'a-t-on pas entendu les uns et les autres accuser la Commission actuelle des levées de manquer d'énergie?

La critique est facile si l'art est difficile. Nous nous demandons si ceux-là mêmes qui ont proposé de se mettre aux lieu et place de la Commission feraient preuve de plus d'initiative que cette dernière!

N'est-il pas injuste d'essayer de tenir responsables des hommes d'une honorabilité et d'une compétence éprouvées, des dangers d'une situation qu'ils n'ont pu conjurer faute de temps et faute de ressources.

Certes, aucun des discoureurs de l'autre jour n'est plus scrupuleusement consciencieux que n'importe lequel des membres de la Commission en question.

Il y a des gens qui sont prompts au blâme; ce sont des gens qui ne voyent guère plus loin que le bout de leur nez, et qui, le plus souvent, parlent inconsidérément.

Ceux qui se sont promenés dernièrement sur la levée, savent, qu'au contraire, la Commission a travaillé activement et intelligemment, et que sans son énergie, notre ville serait submergée depuis longtemps.

La construction des navires à vapeur.

Le tableau suivant montre d'une façon très claire les progrès réalisés pour la construction des navires à vapeur, depuis la *Britannia*, le premier transatlantique régulier en 1840, jusqu'à la *Campania*, le dernier navire qui détient le record de la traversée de l'Atlantique.

	Britannia. 1840.	*Campania.* 1896.
Longueur en pieds..	207	620
Largeur.....	34	65
Tirant d'eau.....	17	26
Tonnage, tonneaux.	1.150	13.000
Puissance, chevaux-vapeur.....	740	30.000
Consommation par cheval-vapeur....	5-1	1-5
Consommation totale par voyage, en tonnes.....	570	3.000
Vitesse en nœuds...	8-5	22
Mode de propulsion	aubes	hélices
Matériaux de construction.....	bois	acier

La *Britannia* n'avait qu'une seule machine, la *Campania* a deux machines à triple expansion et indépendantes; la *Britannia* avait deux cylindres de 1m,80 de diamètre et de 2m,05 de course, la *Campania* en a cinq pour chaque machine, de 1m,725 de course; la *Britannia* avait cinq chaudières tubulaires et rectangulaires en fer, la *Campania* a douze chaudières tubulaires et cylindriques en acier.

Voici encore quelques curieuses comparaisons. La *Britannia* brûlait 2,4 tonnes de combustibles par voyage pour chacune des 224 tonnes de marchandises qu'elle portait; la *Campania*, 2 tonnes par voyage pour chacune des 1,620 tonnes de sa cargaison. Par chaque passager de cabine, la *Britannia*, qui pouvait en transporter 115, consommait 4,7 tonnes de charbon, contre 2 3/4 tonnes dour chacun des 1,700 passagers de la *Campania*.

Un acte honorable pour la République Française.

Nous relevons, avec plaisir, dans nos dépêches de la dernière heure, une résolution prise, hier même, par le Cabinet de l'Elysée et qui fait honneur au gouvernement de la République Française.

On sait que la France avait, depuis le commencement de la malheureuse crise qui vient d'aboutir à une déclaration de guerre entre la Grèce et la Turquie, adopté une politique de non-intervention, qu'elle avait fidèlement suivie jusqu'ici.

La situation venant de changer, le cabinet, à la prière du ministre de Grèce à Constantinople, n'a pas hésité à autoriser l'ambassadeur de France, à prendre sous sa protection spéciale tous les grecs catholiques habitant la Turquie.

C'est là, nous le répétons, une mesure qui fait le plus grand honneur à la France. Nous n'attendions pas moins d'elle, du reste. Toutes les fois qu'il s'agit de venir en aide aux malheureux ou à ceux qui sont en danger, on est sûr de la voir se lever et prendre en main leur cause. Elle a, d'ailleurs, à Constantinople, un homme énergique et intelligent qui remplira admirablement la mission qui lui est confiée, M. Cambon, qui a su se conquérir les respects de tous les pays où il a eu l'honneur de la représenter.

DEUX OFFICIERS FRANÇAIS EN MISSION.

Parallèlement aux belles explorations fluviales du Niger faites, entre Tombouctou et la mer, par les missions Hourst et Toutée, le lieutenant-gouverneur du Soudan, colonel de Trentinian, vient d'en faire entreprendre par terre et dans le centre même de la boucle du Niger une autre, dont les résultats ont été considérables, et qui a puissamment contribué à relier le Soudan au Dahomey par Ouagadougou, capitale du Mossi, située à environ six cents kilomètres au sud de Tombouctou.

Cette mission, confiée à MM. Voulet, lieutenant aux affaires indigènes, et Chanoine, lieutenant au 2e escadron de spahis du Soudan, comprenait, comme personnel, deux sous-officiers français, les sergents Faurie et Lejariel, vingt tirailleurs et dix spahis réguliers, et plusieurs marabouts ou interprètes attachés au service français. Elle était en outre renforcée par des contingents à pieds et à cheval des sultans protégés de la France, Aguibou, du Macina; Houseman-Oumarou, son gendre, chef du Toro, et Ouédi, chef des Foulbés de Barani. Ces contingents, placés sous les ordres d'officiers français, se sont très bien comportés en diverses occasions.

Partie de Bandiagara, capitale du Macina, en août 1896, pour se diriger d'abord sur Wahigouya, puis sur Yako, et de là sur Ouagadougou et Sati, la mission a, pendant l'automne de 1896, relevé 1,500 (quinze cents) kilomètres d'itinéraires nouveaux dans le Mossi et le Gouroumsi, et conclu un traité de protectorat en règle avec Hamaria, chef du Gouroumsi.

MM. Voulet et Chanoine ont su, par leur énergie et parfois non sans risques, mater les tribus hostiles et leurs *nabas*, encourager nos partisans et faire reconnaître par Samory lui-même les droits de la France sur les régions occupées.

Ce sont ces contrées de la boucle centrale du Niger, désormais soumises au protectorat de la France, qu'une ligne de postes, établie d'un côté par la mission Voulet-Chanoine et de l'autre par le capitaine Baud, va relier actuellement au Dahomey.

Le Transvaal et l'Angleterre.

Les rapports se tendent de plus en plus entre le Transvaal et l'Angleterre, et la présence de l'infatigable Cecil Rhodes au Cap n'est pas faite pour calmer les esprits, car le célèbre *Colossus* est plus que jamais décidé à se vouer à la constitution de l'empire austral. En cas de conflit, le bon vouloir de l'Etat d'Orange sera paralysé par les *Basutos*, alliés de la *Chartered* et armés à l'européenne. Cependant les journaux hollandais exagèrent les choses en disant que le gouvernement de la reine va envoyer 22,000 hommes dans la baie de Delagoa, louée au Portugais, auxquels l'arbitrage du maréchal de Mac-Mahon l'a, il y a vingt ans, attribuée. La location aurait été faite pour trente années au prix de 25 millions de francs par an. Ce serait très avantageux pour le Portugal, qui ne retire de cette possession que des désagréments, avec l'ennui de servir de concierge au chemin de fer de Pretoria et de Johannesbourg. La note des réclamations du président Krüger se compose de deux états: A et B; l'état A comprend neuf "item" comme les notes des "lawyers,"—hommes de loi,—le huitième porte 462,120 livres de gratification pour les milices réquisitionnés! L'état B dit textuellement: "Dommage moral ou intellectuel auquel le gouvernement de la République a droit pour l'incursion, etc." Cela rappelle Gonzalve de Cordoue terminant par ces mots la reddition des comptes que lui réclamait Ferdinand le Catholique: "Pour l'ennui de rendre des comptes à un roi auquel j'ai donné des royaumes,—ci, réaux.... vingt millions."

Blancos et Colorados.

Les nouvelles que l'on reçoit de l'Uruguay donnent comme probable le triomphe de la "révolution blanche," définition qui sert à désigner les insurgés. Les épithètes de "blancos" et de "colorados" que l'on applique aux deux factions, ne répondent à aucun sens ethnographique, car il n'y a jamais eu d'esclaves nègres dans le pays, et c'est le sang basque qui y domine. Il fut un temps où ces adjectifs signifiaient quelque chose et établissaient une distinction de temps dans la généalogie indigène des partis, mais ils sont aujourd'hui sans valeur. Le président Idiarte Borda, chef des "colorados", est un bonhomme sans valeur qui passe son temps à jouer à la "balle" à la mode basquaise. C'est un "estanciero",—boutiquier en plein champ,—qui, avec 200 hommes, a levé l'étandard de la révolte. Le "caudillo", Appariccio Saraiva, a, dit-on, été tué, mais son frère Chiquito a pris la suite de son rôle populaire, car la petite armée est commandée pour de bon par un ancien major des troupes de la République Argentine, Diego Lamas, qui jouit d'un grand prestige et qui appartient au parti de la révolution permanente. Les "blancs" vont sans doute triompher, et dans deux ans les "colorés", devenus à leur tour révolutionnaires, reprendront la campagne.

Correspondance de Rome.

"Avec la promotion au cardinalat des archevêques de Lyon, Rennes et Rouen et de celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui seront seuls créés dans le prochain Consistoire, le nombre des cardinaux étrangers se trouvera porté à 30, tandis que celui des membres italiens du Sacré-Collège restera au chiffre de 32.

"Généralement, la disproportion entre les cardinaux étrangers et italiens est plus grande et tout au bénéfice de ces derniers. Aussi remarque-t-on dans le monde ecclésiastique romain, sinon du mécontentement de cet état de quasi-infériorité de l'élément italien, du moins un certain sentiment d'inquiétude, car si, par hasard, le Conclave devait avoir à se réunir dans de telles conditions, la prépondérance de l'élément étranger pouvant rendre une surprise possible, la tiare risquerait d'échapper aux Italiens.

"Cette appréhension est sans doute exagérée, car l'état de santé de Léon XIII est toujours très satisfaisant; mais elle n'existe pas moins. Aussi va-t-on faire pression sur le Pape pour que, dans le Consistoire suivant, qui doit avoir lieu en octobre prochain, il nomme plusieurs Italiens. Si le Saint Père ne l'a pas fait cette fois, on doit attribuer cela, paraît-il, à certaines considérations d'ordre économique."

"Les préparatifs pour la grande solennité de canonisation du nouveau saint français, Fourier de Bacourt, ont commencé il y a quelques jours à Saint-Pierre. Léon XIII veut donner à ces fêtes la plus grande pompe possible, un éclat qui surpasse même ce qui s'est fait en de telles occasions sous son prédécesseur Pie IX.

"Il présidera lui-même ces grandioses cérémonies pour lesquelles, par une attention délicate, il tient à ce qu'une place d'honneur soit réservée à l'unique descendant de la famille du saint, M. Fourier de Bacourt, ministre plénipotentiaire, ancien chargé d'affaires de France à Rome, pour qui le Saint Père a, en outre, des sentiments personnels de bienveillante affection.

"Etant donnée la situation faite au chef de la catholicité depuis 1870, il va sans dire qu'on ne pourra, ce jour-là, pénétrer dans la basilique vaticane que sur la présentation d'une carte spéciale d'invitation, les portes devant rester rigoureusement fermées au public, ce qui n'empêchera pas, d'ailleurs, que le nombre des invitations s'élèvera au moins à une quarantaine de mille."

LES CLOCHES.

Les cloches de nos basiliques
S'esquivent tous les jeudis saints,
Et vont à Rome par essaims.
Taciturnes et symboliques,
Quand leurs battants, à coups obliques,
Ont sonné de pieux tocsins.

Les cloches de nos basiliques
S'esquivent tous les jeudis saints,
Et dans leurs robes métalliques
A l'abri des regards malsains,
En rang, comme des capucins,
Elles s'en vont, mélancoliques,
Les cloches de nos basiliques.

MOT DE LA FIN.

Petites rosseries dans le monde:

Mme X....—Je suis très fatiguée: j'étais à la soirée de Mme Y...., hier.

Mme Z....—Ah!.... Moi je n'ai pas été invitée.... Il y avait beaucoup de monde?

Mme X....—Non.... Rien que des gens très chic!....

---

chez les Lequesnoy, que les habitants du nord de passage à Paris et le monde politique, c'est-à-dire un tas d'indifférents. Mais les réceptions sont assez brillantes, parce que M. Lequesnoy paye largement et a beaucoup d'artistes chez lui; voici comment il les a organisées.

"Sa femme donne un dîner toutes les semaines, une petite réception tous les quinze jours et un vrai concert tous les mois.

"Ils sont réellement en train de se bien poser à Paris.

"Vous voudriez que je sois déjà de leur intimité. Ce serait trop se presser, maman. Je trouve fort suffisant d'être invité, non seulement à la réception de quinzaine et au concert mensuel, mais encore à la tasse de thé qui suit les dîners hebdomadaires.

"Il n'y a que M. Albarède et Mlle Thorigny à qui la maison soit fréquemment ouverte.

"M. Albarède et Mlle Thorigny...."

Il réfléchit, en se grattant la tête avec son porte-plume, poussa quelques "hum! hum!" et reprit:

"En inscrivant ces deux noms, il me vient, je ne sais pas pourquoi, des idées baroques.

"Vous m'avez toujours habitué à observer, maman, et vous me le recommandez tout spécialement dans la circonstance. Eh bien, voilà que cela jaillit dans mon esprit: l'intimité de ces deux personnes dans cette maison n'est pas absolument naturelle....

"Elle a sa raison apparente, c'est vrai: M. Albarède est de Roubaix, comme M. Lequesnoy; et c'est une petite gloire de l'homme politique que de s'appuyer sur la renommée de l'artiste; quand à Mlle Thorigny elle a été découverte par Mme Lequesny, par qui j'ai entendu conter vingt fois cette histoire d'éventail acheté avenue de l'Opéra que vous connaissez déjà; donc Mme Lequesnoy triomphe, et c'est naturel, d'avoir eu tant de divination....

"Eh bien, maman, je sens qu'il y a autre chose.

"Quoi? Je serais fort embarrassé de vous le dire.

"Ainsi, j'ignore si cette Mlle Thorigny est aimée ou détestée dans cette maison, du moins par M. Lequesnoy et sa femme.

"Pour le vieux père Lequesnoy et pour Mlle Agathe, c'est plus aisé à deviner: l'un et l'autre trouvent, évidemment, que Mlle Thorigny est quelque peu encombrante: elle est belle, et Agathe n'est que gentille; elle est extrêmement instruite, Agathe ne sait à peu près rien; elle a un talent exquis, et les fleurs qu'essaye de peintre Agathe ne sont que du vulgaire barbouillage.

"Vous sentez la petite jalousie qu'excite cette belle créature en M. Lequesnoy et en sa petite-fille; mais ce n'est qu'à fleur de peau, et je crois qu'au fond tous les deux lui rendent justice.

"Quant à démêler le sentiment que Mlle Thorigny inspire à Mme Lequesnoy et à son mari, j'y renonce.

"Il y a des moments où M. Lequesnoy jette, à cette jeune fille, des regards d'une acuité qui ressemble à de la haine; mais il lui parle toujours avec une extrême gracieuseté.

"Mme Lequesnoy, au contraire, n'a jamais pour elle que des yeux pleins de bienveillance, d'affection même; mais, en revanche, elle ne lui adresse jamais la parole que de la façon la plus froide, la plus correcte.

"Ma chère maman, il y aurait besoin de votre perspicacité pour élucider ce qui se passe d'anormal dans cette maison au sujet de cette jeune fille.

"Pas besoin de vous parler de M. Jacques Albarède! Il est à Paris ce que vous l'avez vu à Avenelles, joyeux, tapageur, ne se gênant pas pour apporter dans les salons parisiens ses manières d'atelier, mais, quand il veut, très fin, et très agréable en somme.

"Quant à mes relations avec *la jeune personne*, oh! ça, ma chère maman, pas plus avancé qu'au premier jour.

"C'est un oiseau sautillant, extrêmement difficile à apprivoiser.

"Son cœur est libre, j'en suis absolument certain; je ne l'ai jamais vue tressaillir devant qui que ce soit, et elle ne songe pas à autre chose qu'à s'amuser.

"Elle est toujours telle que vous l'avez connue enfant, avec très peu de raison en plus.

"La seule modification que Paris ait produite en elle, c'est qu'elle n'a plus continuellement, comme autrefois, le nom de son oncle, son cher petit oncle Maurice Plaluval à la bouche. Les affaires du jeune teinturier ont certainement baissé: il aura commis quelque gaffe pendant le séjour d'un mois qu'il vient de faire à Paris.

"Mais mes affaires à moi n'ont pas monté pour cela, malgré la neutralité bienveillante de M. Lequesnoy; Mlle Agathe ne fait pas plus attention à moi qu'aux cinq ou six douzaines de jeunes gens que les relations politiques de son père amènent dans les salons de sa mère.

"Voilà, ma chère maman, le fruit de quelques mois d'observation, dont j'espère bien que vous viendrez vérifier l'exactitude aux beaux jours; car j'ai hâte de vous montrer mon installation et de vous servir de cavalier dans Paris.

"Je vous embrasse, avec la plus sincère, la plus respectueuse et la plus affectueuse tendresse.

"Votre fils affectionné,
"MAXIME."

XI

LA PERSPICACITÉ DE LA COMTESSE.

La comtesse d'Hartevelde continuait de faire l'admiration de tout le pays par la rigueur avec laquelle elle portait le deuil de son mari.

Et ce n'était pas simplement chez elle question de forme, d'étoffes, de voiles.

Elle s'était imposé une véritable vie de recluse.

Pendant les quinze jours qui avaient suivi la mort du comte, elle avait bien conservé chez elle M. Frédéric Lequesnoy; mais c'était un ami du défunt, de l'homme le plus capable de régler amiablement ses intérêts et ceux de son fils.

Une fois les lignes du partage décidées, elle avait renvoyé cet ami, qu'on s'attendait presque à voir s'installer à demeure près de la jolie veuve; et elle n'avait fait aucune objection lorsque son fils lui avait annoncé son désir d'aller "se secouer un peu à Paris."

Elle savait bien que la jeunesse a besoin de mouvement, et elle avait simplement recommandé à Maxime d'être raisonnable.

—Oh! je reviendrai dans une huitaine, affirmait son fils.

Mais elle sourit mélancoliquement. Son fils, qu'elle ne pouvait plus dominer, allait lui échapper fatalement.

Et elle n'ignorait pas que cette huitaine se transformerait en deux ou trois mois, davantage peut-être, si Maxime, ainsi que cela s'était vérifié, cédait à la tentation de devenir définitivement un Parisien.

La solitude où elle allait vivre à Avenelles ne lui déplaisait aucunement.

Les plaisanteries de son mari ne la gênaient plus pour transformer de plus en plus son château en musée.

Le public, voyant qu'elle se claustrait, se figurerait qu'elle passait ses journées dans les larmes. Et, vraiment, elle n'avait plus aucune envie de pleurer.

Enfin, si son fils était absent, si sa demeure était fermée à tout le monde, elle pourrait, encore plus facilement, en tenir M. Lequesnoy à distance; et c'était peut-être ce qui séduisait le plus cette éternelle coquette.

Quel affolement ne serait pas celui de son ami quand elle daignerait le recevoir de nouveau!

Il ne pourrait plus rien lui refuser.

—C'est qu'il a franchement eu l'air de me résister, quand je lui ai parlé de ce mariage! se disait-elle continuellement. Il a bien paru s'amadouer ensuite, lorsque Maxime lui a expliqué qu'il s'armerait de patience et qu'il ne voulait, du reste, tenir Agathe que d'elle-même. Mais enfin, il a eu une sérieuse velléité de résistance.... Et il ne le faut pas!

Car ce mariage était le dernier but de sa vie.

Elle jugeait trop bien son fils pour le croire capable de faire autre chose qu'un beau mariage. Et pouvait-elle en rêver un plus beau?

Aussi lui avait-elle méticuleusement tracé sa ligne de conduite quand il avait été entendu qu'il se faisait Parisien. Peut-être eût-elle un peu regimbé si Agathe était demeurée dans le Nord; mais la présence d'Agathe à Paris lui faisait envisager la capitale sous un jour momentanément favorable.

—Tu auras trois personnes à conquérir avant d'arriver à elle: le père, le grand-père, la mère surtout. Tu plais déjà suffisamment à M. Frédéric Lequesnoy par ton esprit, tes manières de grand seigneur, ta hardiesse à la chasse....

—Oh! lui, assurait Maxime, avec un sourire pervers, je m'en charge; mais je sens si bien que je déplais à M. Lequesnoy père et à sa belle-fille!

—Parce que, lui répondait sa mère, tu t'y es mal pris, jusqu'à présent, avec eux.

Elle ne pouvait avouer la véritable raison, cette antipathie uniquement née, chez Geneviève et chez son beaux-père, des hommages que lui rendait Frédéric.

A continuer.

Les Rhumatismes et les Catarrhes, causés par un long pénible entrange, sont guéris par la Salsaparille d'Ayer.